

Politiques de la chasse

26-27 Avril 2027

Université Toulouse Jean Jaurès

Chasse aux migrant·es (Witter, 2023), chasse aux pauvres (Foucault, 2013), chasse aux sorcières (Federici, 2021), chasse aux esclaves (Thompson, 2006), chasse aux loups, chasse aux chiens, chasse aux rats (Serna et al., 2024). Cette liste ne saurait être exhaustive, mais informe déjà sur la pluralité des chasses et des sujets susceptibles d'être chassé·es. Alors que la chasse évoque d'abord une technique de pouvoir s'appliquant aux non-humains, les exemples d'application et même d'élaboration de techniques cynégétiques destiné·es aux humains ne manquent pas. Pourtant, cette dernière semble souvent pensée soit sous le prisme de la métaphore de la première, soit comme visant à produire entre humains une distinction ontologique, telle qu'elle existerait naturellement entre animaux humains et non humains.

Or, une telle conception des chasses aux humains tend, en ne l'interrogeant pas, à entériner la distinction spéciste entre humains et non humains, tout en risquant de réduire l'analyse des effets du pouvoir cynégétique à une forme d'animalisation. Face à de tels problèmes, l'objectif de cette journée d'étude est de poursuivre les discussions autour de la chasse comme technique de pouvoir en pensant ensemble les chasses aux animaux humains et non humains. Plutôt que le lieu d'une reproduction des logiques spécistes de la modernité, une théorie politique de la chasse pourrait ainsi servir de point d'appui à la construction de solidarités interespèces, au-delà d'un simple élargissement des théories et politiques de la reconnaissance des animaux en sujets de droits supposément immunes à la prédation et protégés (Davidson & Kymlicka 2011).

Depuis l'Antiquité, la philosophie occidentale a abondamment mobilisé des figures animales pour penser l'ordre politique, mais il est frappant de constater que ces références relèvent rarement du monde cynégétique lui-même (Bégout, 2013). Le bestiaire canonique de la philosophie politique est composé d'animaux dont les formes de socialité ou de conflictualité servent à modéliser les rapports humains que ce soient les abeilles d'Aristote et de Virgile, puis de Mandeville ; les fourmis et les loups de Hobbes ; le taon socratique ; ou encore les puces, les poux et autres parasites mobilisés dans les réflexions sur l'immunité ou la contagion. Les animaux apparaissent alors moins comme des êtres chassés que comme des opérateurs conceptuels permettant de penser des phénomènes politiques très différents, voire franchement antagonistes : ainsi en est de l'autorité dans son rapport à la multitude, la guerre généralisée, la coopération dans le travail, les rapports d'hospitalité et d'inter-dépendance écosystémique.

Or cette distribution du bestiaire philosophique mérite elle-même d'être interrogée. Pourquoi certaines figures animales deviennent-elles des modèles privilégiés de la pensée politique tandis que d'autres demeurent invisibles ? Que signifie le fait que la philosophie politique se soit davantage construite à partir de l'observation de la ruche, de la meute ou de la fourmilière qu'à partir de la chasse elle-même comme rapport social, spatial et écologique ? Que nous apprend l'absence relative des animaux chassés ou des relations de prédation sur les catégories fondamentales de la philosophie politique occidentale ? Que nous dit le bestiaire de la

philosophie politique de ses propres présupposés ? La relative invisibilité de la chasse comme catégorie philosophique fondamentale tient-elle au fait que la philosophie a privilégié des modèles de coopération, de commandement ou de conflit déjà stabilisés, plutôt que les opérations de poursuite, de traque, d'expulsion et de capture qui les rendent possibles ? Une théorie politique de la chasse pourrait ainsi conduire non seulement à repenser les rapports entre humains et non-humains, mais aussi à réinterroger les fondements zoologiques eux-mêmes de la pensée politique.

Cette perspective ne doit toutefois pas nous faire oublier que la chasse constitue non seulement une technologie de capture mais aussi une pratique d'expulsion. En effet, chasser ne signifie pas seulement poursuivre, traquer et/ou in fine mettre à mort, cela consiste aussi à faire partir, déloger, exclure d'un territoire ou d'un espace de ressources. La chasse apparaît alors comme une technologie de prédation spatiale dont l'objet n'est pas nécessairement l'appropriation immédiate des corps, mais le contrôle des conditions d'existence, le contrôle des circulations et voire plus fondamentalement, des accès aux milieux. En ce sens, elle constitue une pratique de frontiérisation qui produit des séparations, redistribue les possibilités d'habiter et organise l'accumulation de ressources.

Une telle approche permet de mettre en dialogue des phénomènes qui ne sont pas toujours pensés ensemble. Les travaux sur le « colonialisme vert » ont ainsi montré comment certaines politiques contemporaines de conservation environnementale ont reposé sur l'expulsion de populations autochtones de leurs territoires ancestraux. Guillaume Blanc (Blanc, 2020) a notamment analysé le cas de plusieurs parcs nationaux africains où la protection de la nature s'est accompagnée de l'éviction de communautés pastorales ou paysannes, transformées en présences indésirables au sein même des espaces qu'elles avaient historiquement façonnés. Dans ce cas, la chasse ne vise pas téléologiquement les corps eux-mêmes mais leur présence territoriale.

Cette logique se retrouve également dans les processus de gentrification urbaine. À partir de l'enquête menée par Matthew Desmond à Milwaukee, il est possible de penser les expulsions locatives comme une forme de chasse aux pauvres : augmentation des loyers, harcèlement administratif, pression immobilière et déplacements forcés contribuent à repousser certaines populations hors des espaces urbains valorisés. La chasse apparaît ici comme un mécanisme d'accumulation fondé sur la conquête et la requalification de l'espace habité.

Enfin, la notion permet d'interroger les pratiques de harcèlement comme formes de poursuite spatiale. Que signifie concrètement « courir après » un corps, une population ? Les contrôles répétés, les évictions temporaires, les dispersions ou les poursuites policières vis à vis des prostituées, des habitant·es dans les quartiers populaires peuvent être analysés comme des techniques cynégétiques de gestion des circulations et de maintien de l'ordre. L'enjeu dans ce cadre-là n'apparaît pas uniquement comme disciplinaire puisqu'il concerne la production d'un ordre géographique ainsi que la définition des lieux où certaines présences sont tolérées et de ceux dont elles doivent être éloignées. La chasse apparaît ainsi comme une politique de l'espace

traversant aussi bien les frontières nationales que les parcs naturels, les centres-villes gentrifiés ou les quartiers soumis à une surveillance renforcée.

En ce sens, la chasse aux migrant·es, aux pauvres, aux esclaves fugitifs·ves, aux sorcières, aux femmes, aux animaux dits nuisibles ou aux populations jugées indésirables semble constituer autant une catégorisation socio-ontologique qu'une même opération politique : produire des dehors en déplaçant des présences, et ainsi redistribuer l'accès aux ressources et aux territoires. La chasse peut alors être pensée comme une technologie fondamentale de l'ordre spatial moderne, articulant consommation/exclusion, accumulation et gouvernement des mobilités.

Axes.

1. Historiciser la chasse : modèles biologiques de la domination, gouvernement des animaux et ordre politique.

Ce colloque constituera l'occasion de faire le point sur les transformations récentes des savoirs en paléanthropologie, en archéologie préhistorique et en éthologie, qui ont profondément remis en cause la figure classique de « l'Homme chasseur » comme origine supposée du politique, de la division sexuelle du travail et des hiérarchies sociales (Cohen 2025). Longtemps dominante, cette hypothèse a contribué à faire de la prédation masculine une donnée quasi naturelle de l'évolution humaine, servant fréquemment de fondement aux récits sur l'émergence du patriarcat, de la souveraineté et de la guerre comme forme sociale et politique hyperbolique. Or, de nombreux travaux récents invitent à réévaluer ces présupposés, à l'instar des études récentes sur les sociétés de chasseurs-cueilleurs qui montrent que les femmes participent à la chasse dans une proportion bien plus importante qu'on ne l'avait supposé et que la figure du « male hunter » relève souvent davantage d'un biais interprétatif que d'un fait ethnographique établi (Anderson et al, 2023). Les auteurices concluent que les données ethnographiques disponibles ne permettent plus de considérer la chasse comme une activité essentiellement masculine. De leur côté, plusieurs synthèses récentes en paléanthropologie soulignent que l'expansion du cerveau humain, la coopération sociale ou l'émergence des capacités symboliques ne sauraient être réduites à la seule pratique cynégétique, remettant en question l'un des grands récits évolutionnistes du XXe (Touraille 2008). Ces révisions rejoignent d'ailleurs des questionnements plus anciens formulés notamment par les anthropologues et sociologues féministes. Par exemple, les travaux de Sally Slocum (Slocum, 1975) ou de Frances Dahlberg (concernant la figure de « Woman the Gatherer »), de Sarah Blaffer Hrdy (2009; 2024) sur les pratiques de soins maternels et les pères nourriciers, de Kristen Hawkes sur la place des grands-mères dans les pratiques de conservation du groupe (Hawkes, 2000, 2004), ou de Maria Mies sur les communs reproductifs (Mies 1986) ont montré combien les récits de l'évolution et de la chasse avaient souvent projeté sur la préhistoire des représentations contemporaines de la masculinité, de la famille et de l'autorité (au sens large).

De même, les recherches menées sur les grands primates ont largement contribué à déconstruire les modèles linéaires faisant de l'agressivité prédatrice masculine l'origine nécessaire de l'ordre social, en mettant en évidence l'importance de la coopération, des alliances féminines, des

formes de partage et des interdépendances écologiques dans la structuration des groupes (Serna et al, 2024). Dès lors que devient une théorie politique de la chasse lorsque l'on cesse de considérer la prédation comme le principe anthropologique fondamental de l'espèce humaine ? Les avancées récentes de la paléoanthropologie, de l'archéologie et de l'éthologie conduisent-elles à abandonner le mythe de « l'Homme chasseur » au profit d'une compréhension plus complexe des rapports entre chasse, coopération, territorialité, genre et pouvoir ? Loin d'être un simple débat sur les origines, cette interrogation engage directement notre manière de penser la naturalisation des hiérarchies sociales, sexuelles et interspécifiques.

Dès l'Antiquité, la chasse aux humains est déclarée : l'art de la chasse est alors une partie de l'art de la guerre, et un préalable nécessaire à l'esclavage (Aristote, Chamayou, 2010). Plutôt que de présupposer une préséance de la chasse aux animaux non-humains qui serait comme un modèle pour celle aux humains, il s'agit dans cet axe d'interroger l'articulation entre ces différentes pratiques de la chasse, qui font de la chasse une pratique politique et sociale autant qu'individuelle. Que révèle l'histoire des pratiques cynégétiques des formes de gouvernement des vivants ? Comment certaines espèces sont-elles construites comme nuisibles, domestiques ou consommables ? Comment des groupes sociaux se constituent-ils à travers la chasse ? Comment les différents sujets et pratiques de la chasse participent d'une hiérarchisation entre les groupes qui la pratiquent ? Quels rapports entre chasse, hiérarchisation des vies animales et exercice du pouvoir ?

Cette historicisation de la chasse suppose également une attention particulière aux liens entre pratiques cynégétiques, prédation et positions sociales. La vénerie, par exemple, se distingue des campagnes de chasse organisées par l'État ; l'usage des chiens dans ces pratiques valorise certaines formes de relation aux animaux, tandis que les chiens errants sont simultanément construits comme nuisibles. Historiciser la chasse en philosophie politique permet ainsi de comprendre comment celle-ci constitue une activité centrale du politique, participant à l'organisation des activités et des liens sociaux tout en hiérarchisant les vies animales.

2. Chasse, animalisation et déshumanisation.

Si le spécisme peut se définir comme une discrimination fondée sur l'appartenance à une espèce, il constitue également un système d'exploitation et d'oppression qui s'institue à travers des processus d'animalisation. En ce sens, « être animal » au sens social ne renvoie pas uniquement aux animaux non humains, mais aussi aux processus par lesquels certains êtres sont animalisés lorsque leurs caractéristiques physiques, corporelles ou sociales s'éloignent des normes dominantes (Playoust-Braure, Bonnardel, 2020). Sans faire de l'animalisation la matrice unique de toutes les oppressions (Ko, Ko, 2019 ; 2020), cet axe propose de penser ces mécanismes dans une perspective intersectionnelle (Crenshaw, 1987), attentive à l'articulation des rapports de race, de genre, de classe et d'espèce. Les processus de bestialisation, de sauvagisation ou d'animalisation participent historiquement à l'infériorisation de certains groupes humains tout en renforçant simultanément l'infériorité structurelle attribuée aux animaux. Si tous ne sont pas chassés et chassables, la chasse doit être appréhendée comme

une technique particulière d'animalisation qui se distingue notamment de la domestication et de l'élevage, termes qu'on retrouve aussi pour qualifier des animaux humains. La figure du nuisible - qu'il s'agisse du loup ou du rat - peut soutenir certaines logiques raciales d'animalisation des populations humaines (Hage, 2017), tandis que l'inutilité attribuée à certains animaux domestiques peut entrer en résonance avec des formes de disqualification sociale et genrée. La chasse apparaît alors comme une pratique spéciste dans laquelle la proie est précisément celle ou celui dont l'humanité peut être suspendue, contestée ou niée.

Elle ne saurait être pensée uniquement comme un mécanisme homogène de domination. Le cas du chien apparaît ici particulièrement révélateur. Alors que les chiens errants sont historiquement désignés comme nuisibles et pourchassés dans l'espace urbain, d'autres chiens - chiens de vénerie, chiens policiers ou militaires - se voient intégrés aux dispositifs de chasse et de contrôle. Ces usages différenciés complexifient l'analyse des processus d'animalisation. Le chien n'est plus seulement l'animal dévalorisé ; il devient auxiliaire du pouvoir, partenaire du chasseur, voire agent de la traque. Que révèlent alors ces pratiques sur la manière dont les sociétés hiérarchisent les vies humaines et animales ? Lorsque des esclaves marron·es sont poursuivi·es par des chiens (Chamoiseau, 1999), que dit cette scène des formes différenciées d'humanisation et de déshumanisation à l'œuvre ? Cet axe tente de comprendre comment certains animaux peuvent eux-mêmes être intégrés aux dispositifs de pouvoir et de suprématie raciale (Boisseron, 2018), qui font ici écho à la production d'une classe de chasseurs racialisé·es (Thompson, 2006) : la chasse devient le moyen d'une stratification raciale dans sa pratique même.

3. Production de subjectivité et phénoménologie de la chasse

Si la chasse apparaît d'abord comme une technique de pouvoir non productive puisqu'elle ne fabrique pas son objet mais l'obtient par prélèvement (Chamayou, 2010), elle participe pourtant de la production de formes de subjectivités qui se répondent. Il s'agira dans cet axe d'interroger ces subjectivités et rapports au monde ainsi produits à même l'expérience à travers les performances diverses (Butler, 1990) de chasseurs et de proies. Si l'expérience de l'oppression de genre a pu être décrite comme celle d'une "phénoménologie de la proie" (Dorlin, 2017) mais aussi comme celle d'un apprentissage d'un "se faire proie" (Beauvoir, 1949); la performance de la chasse peut-elle au contraire se comprendre comme une performance de la masculinité ? À travers la pluralité des sujets chassé·es et chasseuse·s, ce sont non seulement des performances de genre mais aussi de classe et de race qui se déploient. Ici, la chasse apparaît à la fois comme un lieu de co-production du genre, de la race et de la classe, mais aussi comme un point d'observation privilégié pour voir se déployer un ensemble de caractéristiques d'une certaine expérience de la domination tant dans sa dimension affective (plaisir ou indifférence à la souffrance de certain·es, excitation de la traque etc.) que dans sa dimension épistémologique (quelle connaissance du monde et des autres est produite dans cette relation de chasse ?) et proprement corporelle (quels sens faut-il développer ? quels muscles entraîner ? etc.).

Si la chasse est dite produire une forme d'animalisation des humaines prises en chasse, c'est en tant qu'elle produit une vie aux aguets (Chamayou, 2010) mais aussi en tant qu'elle place le corps (ses perceptions, son odeur, ses bruits, les traces qu'il laisse) au cœur de la politique. L'effet déshumanisant de la chasse fait ainsi fond sur les conceptions modernes d'un partage entre humains et non-humains (Brito, 2024), esprit et corps, qu'il s'agit d'intégrer à l'analyse en tant qu'ils informent l'expérience vécue de la chasse, mais en tentant pour autant de ne pas reconduire la dimension spéciste souvent implicite dans les analyses des chasses aux animaux humains. Ce faisant, il s'agit aussi d'interroger ce que la référence constante à l'animalisation obscurcit. En déplaçant les descriptions classiques qui tendent à comprendre l'expérience de la proie comme celle d'une animalisation marquée par la prédominance de l'instinct et dont l'action serait pure réactivité, on peut ainsi penser l'expérience des proies comme prises dans des processus d'apprentissage et d'incorporation qui éclairent autrement les tactiques (De Certeau, 1980) adoptées.

Modalités de soumission

Les propositions, d'environ 500 mots et accompagnées d'une bio-bibliographie de quelques lignes, sont à envoyer avant le 30 octobre 2026 à politiquesdelachasse@gmail.com. Une réponse sera donnée début décembre.

Bibliographie

Anderson A, Chilczuk S, Nelson K, Ruther R, Wall-Scheffler C (2023), "The Myth of Man the Hunter : Women's contribution to the hunt across ethnographic contexts", in *PLoS ONE*, 18(6), e0287101. <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0287101>

Guillaume Blanc (2020), *L'invention du colonialisme vert. Pour en finir avec le mythe de l'Eden africain*, Paris, Flammarion.

Bruce Bégout (2013), « La philosophie et les animaux », *Labyrinthe*, no 40, p. 55-57.

Bénédicte Boisseron (2018), *Afro-dog. Blackness and the animal question*, New York, Columbia University Press.

Grégoire Chamayou (2010), *Les chasses à l'homme : histoire et philosophie du pouvoir cynégétique*, Paris, La Fabrique.

Claudine Cohen (2025), *Aux origines de la domination masculine*, Paris, Passés/composés

Mathilde Cohen (2021), « The Whiteness of French Food. Law, Race, and Eating Culture in France », *French Politics, Culture, and Society*, vol. 39, no 2, p. 26-52.

Sue Donaldson, Will Kymlicka (2011), *Zoopolis: A Political Theory of Animal Rights*, Oxford University Press.

Silvia Federici (2018), *Caliban et la sorcière : femmes, corps et accumulation primitive*, Julien Guazzini (trad.), Marseille, Entremonde.

Michel Foucault (2013), *La société punitive*, Paris, Gallimard.

Veronica Gago (2018), "The Strategy of Flight : Problematizing the Figure of Trafficking", *The South Atlantic Quarterly*, 117 (2): 333–356.

Véronique Le Ru (2021), *Penser les milieux vivants en commun*, Reims, EPURE, Éditions et presses universitaires de Reims, coll. « Penser le développement durable », no 1.

Véronique Le Ru (2021), *Pour des milieux vivants partagés. Nouvelles réflexions sur l'universel*, Paris, Éditions matériologiques, coll. « Essais ».

Annalisa Lendaro (2023), *Gouverner les exilés aux frontières : pouvoir discrétionnaire et résistances*, Vulaines sur Seine, Éditions du Croquant.

Annalisa Lendaro (2025), *Le pouvoir discrétionnaire en pratique(s)*, Paris, LGDJ.

Matthieu Renault (2024), *Maîtres et esclaves : archives du Laboratoire d'analyse des mythologiques de la modernité*, Dijon, les Presses du réel, coll. « Relectures ».

Slocum, Sally (1975), "Woman the Gatherer: Male Bias in Anthropology", *Toward an Anthropology of Women*, edited by Rayna R. Reiter, 36–50. New York: Monthly Review Press

Pierre Serna, Véronique Le Ru, Malik Mellah et Benedetta Piazzesi (2024), *Dictionnaire historique et critique des animaux*, Ceyzérieu, Champ Vallon, coll. « L'Environnement a une histoire ».

Charles Stépanoff (2021), *L'Animal et la mort. Chasses, modernité et crise du sauvage*, Paris, La Découverte.

Louis Witter (2023), *La battue : l'État, la police et les étrangers*, Paris, Seuil.

Comité scientifique : Bénédicte Boisseron, Grégoire Chamayou, Mathilde Cohen, Veronica Gago, Annalisa Lendaro, Véronique Le Ru, Matthieu Renault

Comité d'organisation : Hourya Bentouhami, Mathilde Debbiche, Elsa Dorlin, Cécile Hanff